

La troisième rive : à la recherche de l'écodéveloppement, Ignacy Sachs, Bourin Editeur, collection Mémoires, 2007

Par Nicolas BUCLET (UPMF Grenoble)

Ignacy Sachs est connu comme l'un des promoteurs, avec Maurice Strong, du concept d'écodéveloppement, au début des années 1970, concept à la fois précurseur du concept de développement durable, mais contenant également en son sein le ferment des critiques qui seront ensuite adressées à ce dernier. En France, Ignacy Sachs est également connu en tant que fondateur du CIRED (Centre International de Recherche sur l'Environnement et le Développement), la même année que la conférence internationale sur l'environnement de Stockholm, en 1972.

Ces deux éléments pourraient nous mener à croire qu'Ignacy Sachs a été l'un des précurseurs des questions écologiques, mais également de l'écologie politique. Mais le parcours d'Ignacy Sachs n'est pas de ceux qui mènent directement à ces questions d'écologie. C'est d'un économiste qu'il s'agit indéniablement, et d'un économiste du développement avant toute chose, imprégné de la nécessité d'industrialiser les pays de l'Est ou du Sud.

Cet ouvrage nous invite à un voyage le long du parcours personnel et professionnel d'Ignacy Sachs qui se raconte lui-même. Juif polonais né en 1927 dans une famille très cultivée où l'art tient une place de choix, les événements européens successifs vont à la fois l'épargner individuellement et le conduire à mener une vie errante, entre exil et missions diplomatiques, se sentant chez lui au Brésil comme en France ou en Inde, véritable citoyen du monde.

L'épopée de la famille Sachs, quittant la Pologne via la Roumanie pour rejoindre la France, est passionnante. Sachs nous fait vivre l'étrange guerre en France, puis la fuite vers le Brésil, via l'Espagne et le Portugal, grâce à des amitiés diplomatiques mais non sans quelques savoureuses péripéties.

La guerre passée, Ignacy Sachs parvient, à même pas vingt ans, à se faire embaucher par le consulat de Pologne et, de fait, renouer avec son pays natal, mais également avec le néo régime communiste à qui va toute sa sympathie. C'est dans ce contexte, marié à une autre exilée polonaise, Viola, anglophone autant qu'il est francophone, que Sachs démarre des cours du soir en économie à l'Université de Rio. Après trois ans d'un enseignement médiocre, Sachs se plonge dans les statistiques, dans l'espoir de rejoindre Oscar Lange, grand économiste alors recteur de l'École de planification et de statistiques à Varsovie.

La vie intellectuelle et culturelle de Sachs au Brésil s'avère à la fois formatrice, passionnante et riche de rencontres qui compteront toute sa vie et pourtant, il n'a de cesse que de trouver le moyen de rentrer en Pologne, ce qu'il parvient à faire en 1954, non sans en avoir été dissuadé par les moyens les plus intimidants. Le socialisme établi dans son pays natal lui paraît riche d'espoirs et il souhaite participer à ce grand élan de construction d'une société nouvelle. La vie quotidienne n'y est pas aisée. Son épouse qui n'a jamais connu la Pologne est frappée par la grisaille de la lumière, des vêtements, des mœurs. Le pays est pauvre, la population en situation de pénurie. L'auteur n'est pas tendre avec les absurdités du système et la propagande présente à tous les niveaux.

Ignacy Sachs est aussitôt embauché à l'Institut polonais des affaires internationales où il devient vite « Monsieur Tiers Monde », notamment pour son intérêt pour l'Amérique Latine et plus précisément le Brésil. Les circonstances, surtout à partir du « printemps polonais » de 1956, l'invitent également à travailler sur la planification du développement, thème qui lui sera cher tout au long de son oeuvre. Mais il est dit qu'Ignacy Sachs ne deviendra pas sédentaire. Dès 1957, encouragé également par l'enthousiasme de son épouse, il suit en Inde son patron de l'Institut qui vient d'y être nommé ambassadeur.

L'Inde non plus n'est pas un pays idyllique pour quelqu'un qui refuse de porter des œillères. La misère y est terrible, le système des castes paralysant. Mais il y rencontre le futur prix Nobel d'économie Gunnar Myrdal, ainsi que d'autres économistes de renom, comme l'historien de l'économie Daniel Thorner. Surtout, Ignacy Sachs s'inscrit en doctorat à la Dehli School of Economics, pendant que son épouse fait de même sur les questions interculturelles à l'Université de Dehli. Il y fait vite la connaissance d'Amartya Sen, qui devient officieusement son professeur, bien que Sachs soit de cinq ans son aîné. Dehli est, à l'entendre, le lieu rêvé pour un jeune économiste ; le lieu de toutes les rencontres avec les plus grands spécialistes du développement de l'époque.

La thèse de Sachs, soutenue en 1960 et jugée insuffisamment marxiste par le parti communiste polonais, porte sur les modèles du secteur public dans les économies sous-développées. Il y parle du modèle japonais d'après 1868, l'oppose au modèle indien prôné par le Parti du Congrès, puis analyse le rôle réel de l'État dans le développement de l'Inde et du Brésil. Ses trois examinateurs furent l'éminent Michal Kalecki (que Sachs considère comme son maître à penser), l'économiste marxiste américain Paul Baran, et le non moins éminent économiste indien A.K. Dasgupta. Baran refusa la thèse, probablement peu en phase avec sa vision de l'économie, Kalecki l'accepta et Dasgupta y fut très favorable. L'économiste indien Gyan Chand émit à son tour un avis très favorable et Sachs put recevoir le titre de Docteur en économie, malgré l'opposition de Baran.

À l'automne 1960, retour à Varsovie des deux néo-docteurs et de leurs trois enfants, les deux premiers nés au Brésil, la troisième en Inde. Sachs devient maître de conférences à l'École de Planification et Statistiques. Il devient également conseiller à temps partiel du ministre du Commerce Extérieur pour les rapports avec les pays du Tiers-Monde, position qu'il n'occupa que deux ans, se sentant plus utile dans l'enseignement supérieur et la recherche. Avec le soutien au conseil scientifique d'économistes aussi prestigieux que Kalecki, Lange, Bobrowski et Kula, il contribue à la mise en route d'un petit centre de recherche sur les économies sous-développées dont il va prendre la direction. En 1963, avec ses collègues, ils montent un cours en anglais de planification pour les économistes des pays sous-développés. L'enseignement prodigué tranchait avec la plupart des enseignements de l'époque, en ce qu'il évitait soigneusement tout endoctrinement. Il monte également, avec Lange, Kalecki et Bobrowski, un séminaire de recherche qui donna lieu à des échanges de haut niveau, sur des sujets comme « l'industrie industrialisante » ou « les rapports ville-campagne en Algérie ». C'est à cette époque que, dans le monde des économistes, l'on évoque les trois Cambridge pour la qualité des recherches menées : en Angleterre, au Massachussets et à Varsovie. Kalecki, que Sachs admire particulièrement, lui permettra de comprendre certaines choses. Très porté sur l'usage des chiffres et la modélisation, Kalecki critiquera ainsi un article de Sachs : « *Sachez qu'il ne faut jamais employer les mathématiques lorsqu'on peut dire la même chose d'une façon plus simple, en langage normal* » (p. 184). Kalecki lui apprendra également à se méfier d'une utilisation trop simpliste des analyses coûts-avantages.

Mais il est dit qu'Ignacy Sachs ne s'arrête jamais d'explorer de nouveaux univers. À partir d'une opportunité qui lui est offerte en 1961, et qu'il s'empresse de saisir, il découvre l'univers des Nations Unies. Il va fréquenter Genève et participer à de grands débats sur le développement du tiers-monde. Il va également beaucoup voyager à travers le monde (Lagos, Ankara, Amsterdam, Santiago...), afin d'y représenter la Pologne en tant qu'expert en planification. Il aura par ailleurs l'occasion de se rendre dans les deux « pays frères » que sont la RDA et la Tchécoslovaquie. La Pologne suscitait l'intérêt à de nombreux égards, pays en décalage avec ses voisins, « *avec son agriculture reprivatisée, un pluralisme de façade à la Diète et la présence importante de l'Église Catholique* » (p. 168). Ignacy Sachs est également invité, et c'est important pour la suite, à prononcer des conférences au séminaire de Claude Lévi-Strauss à l'École pratique des Hautes Études à Paris (EPHP).

Mais les origines juives de Sachs le rejoignent. Il sent l'antisémitisme resurgir en Pologne à partir de 1966. Avec la guerre des six jours en mars 1967, le phénomène s'intensifie et la purge peut démarrer à l'initiative de Gomulka. Le moindre prétexte, même totalement fallacieux, est saisi pour rayer les cadres d'origine juive, dans un contexte tendu. Début 1968, des mouvements étudiants antisoviétiques sont réprimés. Sachs est en mission pendant deux mois à l'étranger pendant que les

événements se précipitent. À son retour, on lui a enlevé ses responsabilités. La presse s'attaque à lui, l'accuse de sionisme et de multiples péchés de révisionnisme. Il est soumis à un « procès » organisé par le comité du parti de l'École. Il est rayé de l'organisation, ainsi que de toute autre institution ou rédaction dont il était membre. Ses livres sont retirés de la circulation. À l'École, les collègues l'évitent, à la notable exception de Kalecki.

Il demande à partir, ce qui est aussitôt accepté par un régime polonais embarrassé par *ses juifs*. Il doit néanmoins accepter deux conditions : de partir pour Israël, censée être sa patrie, alors qu'il se voyait partir au Brésil ou en France ; de voyager avec un titre de voyage polonais spécifiant que son titulaire n'est pas citoyen polonais ! Finalement, des amitiés lui permettront de partir en voiture pour l'Italie, non sans avoir versé de multiples pots de vins afin d'éliminer les nombreux obstacles à son départ. La famille part en voiture pour l'Allemagne de l'Est (la Tchécoslovaquie vient d'être envahie deux jours plus tôt par les chars soviétiques), passe par l'Allemagne de l'Ouest, puis en Autriche, pour arriver à Rome. C'est enfin Paris qui l'accueille, non sans que Sachs ait hésité, à Genève, à accepter un poste à l'Université de Grenoble, que lui propose Gérard Destanne de Bernis. Mais un poste lui est offert à l'EPHP, par Fernand Braudel et Simon Nora, et Paris convient davantage à la carrière de son épouse.

C'est à la suite de ce récit mouvementé que, de façon surprenante, Ignacy Sachs nous gratifie d'un chapitre entier intitulé « Rire, pour ne pas pleurer », chapitre entier de blagues dédiées au communisme, pratique courante dans les pays de l'Est. Cet interlude est le point culminant d'une des caractéristiques de cet ouvrage : sa richesse en anecdotes parfois navrantes, souvent drôles. La partie la plus sombre de l'existence de Sachs semble néanmoins derrière lui. Le chapitre suivant « Paris, carrefour du Monde », démarre avec l'installation de la famille Sachs à Paris en septembre 1968, des débuts d'Ignacy à l'EPHP et de Viola, son épouse, à l'Université de Vincennes. Ils recommencent une « vie normale ». Doté d'un titre de voyage pour apatrides, il peut maintenant circuler dans le monde entier, à l'exception notable de la Pologne. Mais c'est à Paris (il deviendra français en 1971) et en particulier à la Maison des Sciences de l'Homme, dirigée alors par Clemens Heller, qu'il a reconstruit une structure de recherche sur les stratégies de développement puis, suite à la conférence de Stockholm de 1972, le CIRED (Centre International de Recherche sur l'Environnement et le Développement), qui a démarré avec Sachs comme seul chercheur titulaire, accompagné de plusieurs vacataires et jeunes doctorants. C'est également plus tard grâce à Heller, que Sachs peut constituer à la MSH une cellule du projet de publication lancé par la Fondation suédoise Dag Hammarskjöld : « *Que faire ? Un autre développement* ». L'aide de Clemens Heller, mais également la complicité avec Serge Antoine vont faire adhérer Sachs à une vision plus environnementaliste du développement (dimension qui lui est étrangère avant 1970) et donner un essor aux travaux menés par le CIRED. Deux étés passés à Lima,

l'impact avec la forêt amazonienne, le convainquent de s'intéresser au développement par un autre biais : la valorisation des ressources renouvelables et la localisation des politiques technologiques sur les lieux de son application et non uniquement sur le papier et dans des bureaux. Il faut éviter, commence à penser Sachs, de recourir « à des techniques trop intensives en capital, au détriment de la création d'emplois » (p. 243-244). Bref, Sachs insiste sur l'importance de connaître le terrain et de ne pas se perdre dans des calculs abstraits et simplificateurs de la réalité.

Sachs admet n'avoir pas compris aussi vite que d'autres l'enjeu environnemental. Sa participation au premier Colloque international sur l'environnement qui se tiendra à Tokyo et Osaka en 1970, va le plonger dans l'univers des questions environnementales. Il rencontre William Kapp, professeur à Bâle, qui promeut « l'éco-socio-économie ». C'est durant ce séjour qu'Ignacy Sachs saisit le lien profond entre environnement et développement. Du coup, se pose à lui la question suivante : « comment réintégrer dans le champ du socio-économiste le substrat physique des processus sociaux, les flux de l'énergie et de la matière, alors que Marx et Durkheim nous invitaient à s'en abstraire ? » (p. 251). C'est cette question ainsi que beaucoup d'autres qui vont permettre à Sachs d'apporter sa part de réflexion dans le cadre des réunions préparatoires de la conférence des Nations Unies de Stockholm déjà citée. De ces réunions préparatoires vont sortir les grandes lignes défendues en juin 1972 : « les objectifs du développement sont toujours sociaux, il existe une conditionnalité environnementale, qu'il faut respecter, et enfin pour que les choses se fassent, il faut que les solutions envisagées soient économiquement viables » (p. 252).

Sachs nous raconte que Maurice Strong va lancer le mot « écodéveloppement » dans les couloirs du lieu de la Conférence dont il est le secrétaire général. Ce mot deviendra un concept que Strong, Marc Nerfin, Sachs et quelques autres travailleront pendant plusieurs années, bien qu'assez vite supplanté par le terme de développement durable, ce que regrette vivement Sachs.

La conférence de Cocoyoc au Mexique, en 1974, demeure l'épisode clef qui explique la fin du succès du terme d'écodéveloppement. Lors de la séance finale de cette conférence organisée par les Nations Unies, le président mexicain Echeverria reprend mot pour mot le projet de déclaration finale, suscitant l'enthousiasme de l'assistance. La résolution est acceptée sous les acclamations et la presse mexicaine relaie le mouvement. Les termes de cette résolution sont importants :

- lutte effective contre le sous-développement en arrêtant le surdéveloppement des pays riches ;
- les pays en développement doivent s'appuyer sur leurs propres forces (principe de *self-reliance*).

Les États-Unis, en la personne de Henry Kissinger, réagissent violemment. Le terme écodéveloppement devient maudit et s'effacera au profit du terme *sustainable development*, ce qui n'empêchera pas Sachs et ses compagnons de poursuivre la

réflexion amorcée à Cocoyoc, ni de faire œuvre de prosélytisme auprès de gouvernements de pays du tiers-monde parfois intéressés par le concept. Grâce à cette action, mais également grâce à Gro Harlem Brundtland, le ferment est là et il devint possible, après quelques années, de convaincre les gouvernements d'organiser la suite de Stockholm : le sommet de la Terre à Rio en 1992, présidé par Maurice Strong comme cela avait été le cas vingt ans auparavant. Malgré le succès de l'événement, la suite n'a pas été à la hauteur. Sachs considère que les Nations Unies ont été dans l'incapacité d'organiser l'après-conférence, de vulgariser et synthétiser les résultats obtenus, afin d'en favoriser une meilleure diffusion. Aujourd'hui, Sachs pense que l'élan initial s'est brisé et que Johannesburg 2002 n'y a rien changé.

Pourtant, notre personnage n'a jamais et ne baisse toujours pas les bras. À compter de 1977, notamment dans le cadre de la FIPAD (Fondation Internationale Pour un Autre Développement) fondée à l'initiative de Marc Nerfin, naît le projet de « *tiers-système* » « *portant sur le pouvoir émergent de la société civile organisée* » (p. 284). C'est donc une alternative politique, l'auto-organisation de la société civile, qui prend de l'importance dans la réflexion de Sachs, Nerfin et quelques autres, et qui trouve de nombreux relais en Inde, dans les pays arabes ou d'Amérique Latine, mais également dans les pays dits « développés ». En effet, avec l'émergence du « tiers-système », la question du développement n'est plus confinée aux pays du Sud, mais devient une question universelle. Une voie importante s'ouvre, décentralisée sans être anarchiste, *localiste* sans être autarcique, sociale sans être coupée de l'initiative individuelle et collective. Le sens de la société, la place et le temps du travail deviennent des chantiers que Sachs aborde en se référant à Hannah Arendt, Ivan Illich ou André Gorz.

Sachs aborde avec le lecteur de nombreux autres thèmes : celui de la ville en tant qu'écosystème ; des enjeux de la question urbaine, notamment dans les pays en forte croissance démographique ; son impatience face à la difficulté du Brésil, son terrain de prédilection, à se développer ; le potentiel remarquable de l'Inde, de ses économistes du développement et de ses autres grands penseurs. De ce large panorama relatant son action foisonnante, Sachs souhaite que nous retenions sa contribution à l'enrichissement de l'idée du développement « *concept processuel qui habite le temps et investit des espaces diversifiés* » (p. 352) et qui nécessite la mobilisation de nombreuses disciplines et leur croisement avec la *praxis*. Le fil d'Ariane de sa carrière se situe là, dans cet entrelacs de réflexions théoriques confrontées à l'expérience de terrain, portées par la pluridisciplinarité et le comparatisme, parfois au service d'une démarche de planification. Il l'a porté inlassablement, jusqu'à être encore protagoniste de la dixième CnuCED, en 2004 à São Paulo, « *comme un dinosaure qui avait pris part à la préparation de la première CnuCED à Genève, quarante ans plus tôt* » (p. 365) et comme promoteur d'une vision concernant un nouveau cycle de développement rural dans les pays tropicaux, autour du triptyque biodiversité-biomasse-biotechnologies. Dans l'action de ces dernières années, Sachs prône le

« *développement rural socialement incluant et en harmonie avec l'environnement [fondé sur] des solutions intensives en connaissances et en main d'œuvre, économes en capital et en ressources naturelles* » (ibidem).

Ignacy Sachs finit son récit de façon extrêmement volontariste, en faveur de la diffusion massive d'une culture du développement à enseigner dès le collège, afin de préparer les nouvelles générations à la compréhension de l'histoire et des enjeux du « *devenir de nos sociétés inscrit à la fois dans l'écologie culturelle et dans l'écologie naturelle* » (p. 385). Le développement est un chantier sans fin pour Sachs, compagnon de Sisyphe comme il se décrit en conclusion, mais un chantier qui en vaut la peine, « *en tant qu'universalisation effective de l'ensemble des droits humains* » (p. 401).